



Louis Vanhaverbeke *Mikado Remix*



Dans votre biographie, on trouve cette belle et intrigante phrase: «Pourquoi concevoir une idée avec la plus grande précision, alors qu'elle est aussi accessible avec du ruban adhésif!»

Louis Vanhaverbeke — Ça faisait sens de mettre cette phrase dans ma bio pour deux raisons. D'une part j'utilise dans ma pratique des matériaux qui ne sont pas artistiques ou beaux de nature, dans une esthétique DIY – «Do It Yourself» – pour explorer la question de ce qu'est la beauté, de son lien à l'art. D'autre part, je me demande aussi ce qu'est le bon goût; cela peut-il aussi être de mauvais goût, ou d'un goût différent?

Ce qui m'intéresse, ce n'est pas de créer une belle œuvre d'art, mais plutôt de m'amener, ainsi que le spectateur, vers des territoires inconnus. Peut-on créer quelque chose qui traite davantage des questions de notre époque plutôt que d'essayer de réarticuler la beauté?

Votre travail est très hybride, à l'instar de votre parcours...

J'ai commencé par une formation en arts visuels à LUCA School of Arts à Gand. Dans ce contexte, j'étais plutôt préoccupé par cette idée qu'une exposition est une pièce dans laquelle le public entre pour scruter l'espace à la recherche d'artefacts, d'objets fabriqués par l'artiste. Mais en tant que créateur, j'étais plus intéressé par ma relation avec cet artefact et par la façon dont je pouvais donner vie à ces choses, à ces objets: quelle est ma relation avec elles, l'influence que je peux avoir, en termes de distance spatiale mais aussi de musicalité?

Et puis je n'arrivais pas à laisser les œuvres seules dans une galerie pour une raison très pratique. Mes installations se cassaient souvent et je devais toujours revenir les réparer. Et comme j'étais moins intéressé par le fait de laisser quelque chose derrière moi que par la question du moment où l'événement se produit, j'ai été amené vers la performance, vers le fait d'être opérateur dans mes installations.

J'ai exploré ces questions de relation spatiale entre le corps humain et l'objet, et entre les corps et cela m'a amené à la danse. Dans ma formation de danse au SNDO à Amsterdam (School for New Dance Development), j'ai pu vraiment me concentrer sur la recherche sur le mouvement, et à l'application de questions abstraites à notre propre corps en mouvement.

Dans le titre de votre spectacle, MIKADO REMIX, nous reconnaissons le jeu du Mikado, où des bâtonnets de bois sont jetés dans un fouillis précaire et chaotique, chacun dépendant des autres pour être stable. Votre travail est-il sensible à ces notions de chaos ludique et de connexion d'éléments divers?

C'est ce qui se passe dans mon processus de création: il y a un chaos d'idées, d'images, d'objets, d'influences, de stratégies, de sphères

dans lesquelles j'essaie de me trouver (situer?), puis je cherche une composition, une façon de les mettre tous ensemble dans le format d'une pièce de théâtre.

Plus littéralement, au cours de mon processus de travail, j'avais le projet de démonter les tuyaux avec lesquels je travaillais sur scène, pour me retrouver avec un tas, comme dans le Mikado. Je ne l'ai finalement pas fait, mais le nom est resté, comme métaphore, pour exprimer cette relation entre l'ordre et le chaos.

Et puis «REMIX», ce terme qui vient de la musique, et qui renvoie à un travail de réécriture d'un matériau préexistant, de quelque chose qui n'est pas unique et original...

J'utilise une méthode de travail qui vient en effet de la musique et que j'aime appliquer au monde des objets et au mouvement aussi. C'est l'idée de remixer des échantillons d'autres éléments ou de morceaux existants, de les *sampler*, de les réutiliser, de les réarticuler dans de nouvelles compositions. Je le fais dans mon travail non seulement au niveau musical, mais aussi au niveau de l'objet, au niveau gestuel et dans la manière dont le corps se relie aux choses. J'abstrais les objets pour ainsi dire, pour les amener vers un nouveau contexte.

Le *loop-station*, cette machine qui permet de créer des boucles sonores, est d'ailleurs un élément central de votre travail.

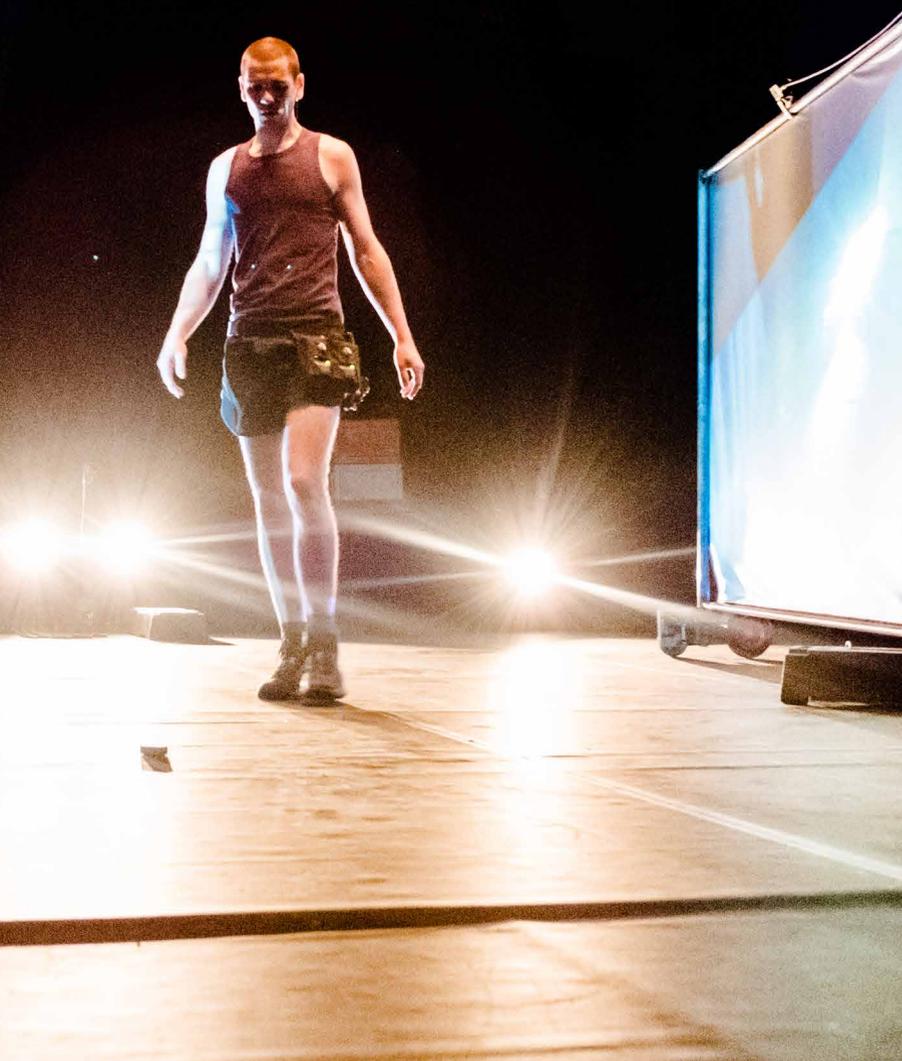
Dans *Mikado Remix*, le *loop-station* fonde la logique de la pièce. Elle sert de machine à donner un sens aux choses, un contenu choisi à une action spécifique. Elle est l'instrument métaphorique de la pièce. Je prends un thème, ou un objet, et c'est comme une chanson qui, par répétition et par réarticulation du même, prend forme. Un petit échantillon de rythme que je fais en beat-box et mis en boucle dans la machine devient un donné, un rythme répétitif que nous lisons comme de la musique.

Ces boucles vous servent même à questionner nos identités, comme dans une des chansons ou vous affirmez que «transformé, copié/collé, de boucles je consiste»

Dans cette chanson, par exemple, j'utilise la métaphore des boucles comme quelque chose qui va au-delà de la musique. Nos corps et nos esprits fonctionnent comme des machines à boucles. Nous avons une idée, une impression, et nous le faisons tourner en boucle comme la vérité dans nos esprits, nous sommes constamment en train de vivre avec des boucles de vérité dans nos cerveaux.

Comment se passe l'écriture de vos textes?

Je fais beaucoup d'écriture automatique, en néerlandais et en anglais. Ces textes sont retravaillés dans un format de chanson pop. Je cherche



un refrain, je définis le thème de la chanson. Avec mon dramaturge Dries Bouibi, nous trouvons ensuite des moyens de rendre la chanson plus compréhensible.

L'écriture se fait en simultané de mon travail en studio, qui est multidisciplinaire. Ma relation corporelle avec les objets et les textes se définissent en même temps. C'est aussi pour cela que je travaille longtemps sur mes pièces, parce que toutes ces lignes – écriture, chorégraphie, travail avec les objets – sont explorées en parallèle.

Votre travail est habité par des enjeux proches du post-humanisme. Notamment une remise en question de la construction moderne de notre identité, qui apparaît comme quelque chose de beaucoup moins unifié et stable. Notre identité s'apparente ainsi à quelque chose de fractal, de kaléidoscopique...

Puisque notre identité est une construction, ce qui m'intéresse c'est de regarder ce dont elle est faite. Ce qui est drôle, finalement, c'est que cette construction se révèle en se déconstruisant.

J'y vois vraiment un enjeu propre à la danse : créer avec, créer dans l'espace physique des structures qui sont plus sensibles que physiques.

La place et l'agentivité – la capacité à agir – que vous accordez aux objets, s'apparentent ainsi à une chorégraphie post-humaine. Une danse des objets qui impacte le public autant que vous-même...

Oui, absolument, ce sont les questions que j'explore en ce moment. J'ai le sentiment que j'essaie de plus en plus de lâcher le rôle d'opérateur. J'ai commencé par être l'opérateur de ces installations, essayé d'avoir le contrôle sur ces objets: je les disposais d'une manière que je trouvais intéressante en tant qu'humain et selon la façon dont ils se rapportaient à moi,

Mais à mesure que mon travail s'est développé, j'ai senti que je lâchais ce sentiment de contrôle. Je voulais voir comment les objets pouvaient m'influencer, jusqu'à quel point ils pouvaient m'absorber. Jusqu'à la question de savoir si je pouvais faire une installation dans laquelle la relation objet-humain serait en équilibre, voire dépasser cet équilibre et explorer comment les objets pourraient avoir plus de pouvoir sur moi. Ou dois-je toujours leur donner vie? La question qui suit est alors de comprendre notre relation avec eux comme une métaphore sur la façon dont nous habitons sur cette planète, comment nous nous signifions dans un espace rempli d'objets, et quelle est notre place parmi eux.

It all started with that wheel and from there we did not feel
Our bodies learned dependency and cancelled flexibility.

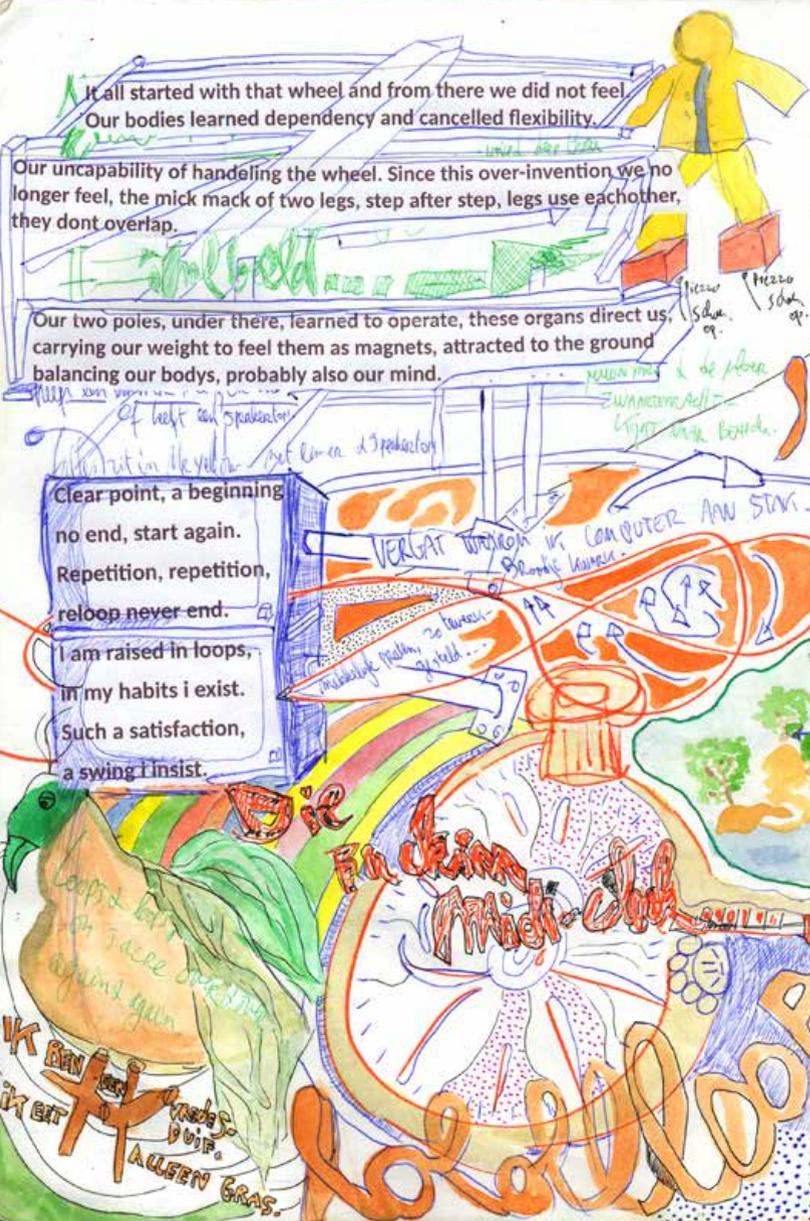
Our incapability of handling the wheel. Since this over-invention we no longer feel, the mick mack of two legs, step after step, legs use each other, they dont overlap.

Our two poles, under there, learned to operate, these organs direct us, carrying our weight to feel them as magnets, attracted to the ground balancing our bodys, probably also our mind.

Clear point, a beginning
no end, start again.
Repetition, repetition,
reloop never end.
I am raised in loops,
in my habits i exist.
Such a satisfaction,
a swing I insist.

Die
Fußkinn
Mick-Edel

WK BAN
IT GET
MAKES
POIP.
AUF DEN GRAS.



The problem would be those loops, yes those loops. Those effortfull black holes, caught in groups. The eruption, an overkill, copies of the same, generates movement yes, progres without aim.
20 at the time instead of letting be one, layers of loops, never are done. Efforts are multiplied, based on the lie, that the more we produced, the happier we die.

the overkill, overdone, wont fulfill dreams, loops create makebelief, fullfilment it seems. They only serve purpose, beyond our control, speeded up rhythms, what is our goal?



If looping is absolute, then why dont we listen. Maybe with less efforts, our bodies enrichen. By hearing the logics and origin of motion, movement was before us, we follow, according.

We came here, made rules, pulled some hierarchy, the consequence doing so, not what we want to see. Endless layers in time, looped in the frame, we call it our culture, our structure, no shame.

And still, still to be back, re-emerge with the known, looping me, serves me of my own. Back here, back again, transformed copy paste, of loops i consists, my habits embraced.